

Point(s) de vue

Julien MORIT

Point(s) de vue

Roman

DU MÊME AUTEUR :

Cent minutes

32 possibilités

ISBN : 979-10-227-5364-7

© Julien Morit
<https://www.808omots.com>

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle, réservés pour tous pays.
L'auteur est seul propriétaire des droits, et responsable du
contenu de ce livre.

*D'être sans noyau c'est un progrès pour la prune,
mais du point de vue de ceux qui les mangent.*

Paul-Jean Toulet

Les noms des personnages, des sociétés, et des marques cités dans ce roman sont fictionnels. Vouloir y trouver une quelconque ressemblance avec un nom connu ne saurait être que l'expression de votre point de vue...

Dur réveil

« Au fond d'un trou vivait un Hobbit¹ ». Cette célèbre phrase de J.R.R Tolkien, au tout début de son opus à succès, tourne en boucle dans mon esprit. Je n'ai que ça à faire, ressasser cette ouverture de roman, encore et encore. Parce que, si dans un trou vivait un Hobbit ; depuis un moment déjà, dans un autre trou meurt Paul Sartre.

Paul Sartre, oui. C'est bien mon nom. Et oui, je sais, c'est presque le nom du célèbre philosophe. Tant de fois ai-je entendu cette expression, et surtout ce mot : « presque ». Il me suit depuis ma plus tendre enfance, ma naissance même ; à La Roche-sur-Yon, le 19 juin 1976. Déjà, au moment dit de « la délivrance » — comme si j'avais pu faire souffrir à ce point ma mère durant la grossesse —, la sage-femme émettait un doute sur mon identité, instaurant une phrase promise à un bel avenir : « Paul Sartre, presque comme le philosophe ! ».

¹ Personnage tiré du roman éponyme, paru en 1937.

Depuis lors, à l'instar de ma famille et de la plupart de mes amis, certains collègues me surnomment « presque » ; ceux me côtoyant le plus souvent s'amusant même à l'orthographier avec un *k* à la fin, de sorte que ce mot — qualifié d'adverbe par le dictionnaire — devienne pratiquement un nom propre me définissant.

« Presk » donc, avec un *k*, m'a été attribué très tôt dans ma vie, et je me suis dès lors employé — parfois contre mon gré — à le justifier aussi souvent que possible. D'abord, en étant presque un enfant adorable, puis en ayant presque de bonnes notes à l'école, presque mon bac, presque mon permis, presque décroché un premier emploi... avant de me faire presque renvoyer du suivant, sans parler de mes nombreuses relations amoureuses, devenues presque sérieuses. La liste est longue.

Il n'y a donc pas de doute, ce surnom me va bien ! J'admets d'ailleurs volontiers que la petite originalité de graphie induite par le *k* n'est pas pour me déplaire. Je la trouve même judicieuse, tant il est vrai que j'en suis un : un cas. Un cas hélas désespéré, à en juger par le silence entourant ma position allongée ; le corps douloureux baigné dans une obscurité oppressante ; respirant difficilement un air moite empreint d'une forte odeur de bois résineux, matériau semblant composer la boîte dont je suis le contenu et dont mes ongles accrochent la surface rugueuse.

Vraiment, ce surnom me va bien, car si j'en crois ma situation actuelle, je suis *presque* mort. Pas complètement, pour autant que je sache, puisque je peux encore raisonner entre deux récitations de la phrase de Tolkien. Des bribes de souvenirs me heurtent, illuminant timidement le chemin m'ayant conduit jusqu'ici. Mon cœur s'emballé à mesure que mon esprit recolle les morceaux, envoyant s'écraser mon sang avec force dans les extrémités de mes doigts.

Je suis bel et bien *presque* mort, mais pas encore totalement ; à moins que ce ne soit cela, l'après...

L'anniversaire

« (...) je vais changer de vie ! »

En fin d'après-midi, et sous la chaleur étouffante d'une sortie de printemps ayant déjà pris des airs d'été, je branchai le câble d'alimentation à la prise située sur l'aile arrière de ma voiture. Une recharge complète des batteries s'imposait avant de prendre la route dans les meilleures conditions, demain, en direction de l'océan et de mes parents.

Comme à l'accoutumée, ma mère s'en faisait une joie et l'exprimait au téléphone, alors que mon père — sûrement tout aussi heureux qu'elle de revoir son fils et sa belle-fille — se contentait de bougonner en apprenant notre heure d'arrivée, attitude vertement tancée par sa femme. Très souvent déterminé par la météo, ce rituel se répétait de la sorte depuis notre départ pour la capitale, il y a près de cinq ans.

Néanmoins, ce voyage-ci se voyait parasité par la vue de la date du jour, surlignée de jaune sur le calendrier accroché au mur du garage par Lætitia.

Je venais de le revoir en branchant ma voiture, et le sourire apparut lors de la conversation téléphonique de se désagréger en pensant à mes amis qui venaient ce soir à la maison pour fêter un événement que je savais chargé d'un trouble profond.

Ce n'était pourtant que deux chiffres alignés, un nombre quelconque ayant juste vocation à graduer l'écoulement d'une vie. Malgré tout, ce changement de dizaine me pesait, pour la simple et bonne raison qu'il induisait un bilan de vie, *mon* bilan. Échecs, réussites, accomplissements de rêves ; ou au contraire, abandons de ceux-ci. Tout devait y passer, aussi appréhendais-je cet anniversaire et le questionnement existentiel qui y était attaché.

**

J'avais fini plus tôt au travail aujourd'hui, sachant pertinemment que malgré cela, je serais en retard sur la préparation de la fête. Et c'était le cas. Lætitia venait de rentrer et constatait très objectivement la quasi-impossibilité d'être paré avant que les invités n'arrivent.

- Rien n'est prêt !? Paul, tu es là ?
- Oui... sur la terrasse !
- Tu as vu l'heure ?
- Mince, c'est pire que ce que je croyais, constatai-je en regardant ma montre.
- En tout cas, joyeux anniversaire mon chéri. Nous sommes le 19 juin 2016 et il est 19 h 45. C'est donc officiel, tu as quarante ans ! Elle m'embrassa.
- J'ai commencé à préparer les grillades. La boisson est au frais. Il reste quelques toasts à finir et la table à dresser, contrai-je avec une tonalité quasi martiale. Moi, je dois terminer le montage de cette satanée tonnelle.

Mon regard grave conclut la phrase, laissant Lætitia retourner dans la cuisine avec des reproches non verbalisés. Je me savais pénible depuis quelques jours et je voyais les

efforts qu'elle faisait pour m'aider à passer ce cap — hélas, sans succès —, mon irritabilité allant crescendo à l'approche de la date fatidique.

Comme si la porte des regrets avait été ouverte sur ma vie passée, j'étais frappé par la quantité d'erreurs commises lors de mes choix antérieurs ; Lætitia étant l'exception qui confirme la règle. Concernant le reste, je restais sidéré par mon propre égarement.

L'heure d'arrivée des invités sonna bientôt, et contre toute attente, nous étions prêts. Lætitia avait même eu le temps de revêtir une robe de soie rose pâle épousant sa taille fine et s'arrêtant à ses genoux en une dentelle noire ; sexy sans être vulgaire. Arrivant derrière elle dans la salle de bain, j'embrassai ses épaules laissées nues.

— Excuse-moi pour tout à l'heure. Je sais à quel point je suis pénible en ce moment.

— C'est vrai que tu l'es, mais ne t'inquiète pas, je t'aime pour tout le reste. Tiens, tant que tu es là, accroche mon collier s'il te plaît.

Je m'exécutai, observant dans le miroir ses grands yeux emplis d'une lueur que je savais désormais être de l'amour. Après neuf années passées à ses côtés, je pouvais déchiffrer certains non-dits et affirmer que Lætitia était une femme fidèle, intelligente, belle, entourée d'un tas d'amis louant son extrême gentillesse, et possédant une réputation en conséquence.

Malgré cela, elle se faisait dévorer par la peur de décevoir. Elle s'accrochait donc à des principes de disponibilité et d'altruisme de toutes ses forces, comme si tout manquement à ce code de conduite eût pu détruire l'image qu'elle renvoyait. Par conséquent, toute tentative de lui renvoyer la balle semblait vaine.

J'essayais tant bien que mal de lui rendre la pareille, avec pour seul piètre résultat de renforcer sa sensation de ne pas en faire assez à mon endroit. Le cercle vicieux était engagé.